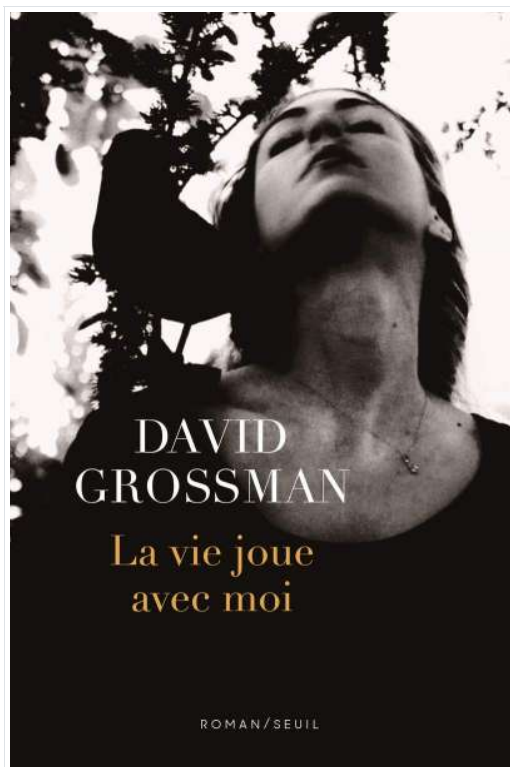


La vie joue avec moi de David Grossman

Traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche. Seuil, « Cadre vert », 2020, 336 pages, 22 €.



La vie joue avec moi, roman librement inspiré du destin de la Yougoslave Eva Pani? Nahir et de sa fille Tiana, repense leur histoire avec le recul d'une génération supplémentaire. Se présentant comme le journal de bord d'une scripte en prévision du tournage d'un film, le livre est écrit en flux continu, tandis que le témoignage d'un drame familial progresse d'une génération à l'autre. Guili a été abandonné à trois ans par sa mère Nina, dont le cœur semble de pierre ; Guili et son père Raphaël ne sont jamais parvenus à dépasser le traumatisme de cette perte. Mais Nina est elle-même hantée par l'abandon de sa mère Véra qui l'a laissée seule au monde à six ans, lorsque Véra a été emprisonnée, torturée et contrainte aux travaux forcés dans les prisons politiques de Tito. Leurs vies à tous découlent entièrement d'un de ces choix pervers imposés aux prisonniers, si courants dans les conflits récents, connus du public à travers le paradigme emblématique du *Choix de Sophie* (de William Styron, 1979 ; traduction française, Gallimard, 1981). Le roman tente de saisir comment la malédiction des tortures conçues par les civilisations du XX^e siècle ne peut s'arrêter à la génération qui les a subies. Ce récit familial ne prend donc son sens que dans un univers politique plus large, et double : entre l'Europe centrale déchirée par les guerres et Israël saisie dans ses contradictions ; entre, d'une part, un idéal socialiste d'entraide et de partage (survivant dans le kibboutz et le *moshav* où vivent Véra, Raphaël et Nina) et, d'autre part, la violence, la perversion et le racisme consubstantiels à toutes les sociétés.

Soyez le premier à commenter cet article

écrire un commentaire

Vous devez être connecté pour poster des commentaires. [Me connecter](#)